versaire de sa naissance. Or comme le gouvernement craint que l'on n'oublie cet intéressant évènement il prend soin de nous échauffer annuellement les oreilles pour nous rafraîchir la mémoire en tirant plus ou moins de coups de canons et de coups de fusils, ce qui occasionne par toute la province feu de joie, ou, comme le composait bêtement ou spirituellement un imprimeur : peu de joie. C'était à faire trembler. Les gens de Montréal ont été plus heureux que ceux de Québec ; grâce à la munificence de leur Poulet ils ont pu sauter de joie à leur aise. Le 25 donc, selon ce que nous dit notre correspondant, la maison où est juché notre gouverneur, était resplendissante de mauvais chandelles, de fruits, de fleurs, de jambons et de vins de plusieurs espèces. Le nombre des invités, fut grand et par conséquent le nombre des convives, car chacun s'empressa d'aller jouir de ce spectacle assez rare sous l'économe chef de notre administration. Pour la première fois on a vu bien des gens se mêler qui ne voudraient point se regarder ailleurs. Militaires, avocats, cordonniers et autres brillaient dans les salons chacun à leur manière et pas un d'eux moins que le simple amphitryon de la fête qui y arriva sans même s'y faire annoncer et qui se mit à causer sans façon avec ses voisins comme s'il n'avait rien eu d'étonnant à leur étonnement ; un simple mortel n'en eût pas fait moins. Le personnage le plus remarquable de la soirée fut le chef de la Police de Montréal qui y était avec sa femme, et qui montra dans le coin où il se reléqua une tristesse tout-à-fait maritale, contrastant singulièrement avec la tournure victorieuse du capitaine Sabre-de-Bois qui savourait tout particulièrement la limonade à la romaine au moyen de laquelle il prenait l'air encore plus romain qu'à l'ordinaire. On dit à propos du Surintendant de la Police qu'il se trouva placé au château en la même compagnie et dans le même ordre qu'au banc d'œuvre de l'Eglise Paroissiale dont il est l'un des ornements, ce qui fit dire à un plaisant :

Ils avaient placé le chédro

Entre Delisle et Barron

Ça ferait un beau calvaire

S'il y avait un bon larron.

Comme on doit bien le penser, messieurs les tories étaient en grand nombre, aussi furent-ils des plus scandalisés de voir son excellence le gouverneur serrer la main d'un aussi terrible rebelle que l'est M. Mondelet. A propos de rebelles, on dit que M. Viger n'a été relâché avant la renaissance de l'*habeas corpus* que parce que l'on voulait avoir à la réunion du gouverneur beaucoup de Canadiens qui avaient déclaré ne pas vouloir s'y rendre tant que leur compatriote gémirait sous une injuste incarcération, et que leur absence n'eût pas été un signe de la popularité du Poulet Thompson. Nous ne savons jusqu'à quel point il faut croire à d'aussi sottes menées ; chacun peut en penser ce qu'il lui plaira. Le bal du gouverneur fut aussi brillant qu'on pouvait s'y attendre et, n'étant le revers de quelques médailles, on pourrait applaudir à ces réunions où le représentant de la royauté appelle indistinctement des individus de toutes les classes. Ne faut-il pas de toutes sortes d'oiseaux pour faire une belle basse-cour ? — On cite par exemple une dame dont le mari possédait encore assez sa raison pour ne pas vouloir d'abord entendre parler du bal gouvernemental vu l'étalage qu'il y faudrait faire. Après avoir employé inutilement les petits moyens de persuasion, la charmante moitié en vint aux remèdes héroïques : elle versa des pleurs ! quel est le mari assez dur, assez féroce, assez Iroquois, assez cannibale, assez sage pour laisser pleurer sa femme sans lui accorder ses fantaisies ? celui dont nous